

25 Aout 1915. In festa sancti Ludovici.

ML. 3594/47

Mon cher Georges,

Nous avons quelques journées de repos à passer dans  
les fermes peu confortables de Cauvère. J'en  
profite pour me ressaisir, me têter et fumer ces  
"papes à mon aise" dont je parle dans mes derniers  
poèmes. Curieux, cette hallucination des papes  
qui brûlent comme un encens dans la paix des  
cécypaucules! Je me recois à la fenêtre de ma  
chambre à coucher, les cheveux touchant le feuillage  
des arbres qui alignent la Senois, jetant au  
ciel des nuées bleues de nicotine aromatique.  
Je sens, Georges, que je vais être ridiculement  
dérouté dans cette lettre. Les idées me viennent  
en foule comme l'eau qui passe la porte des vannes  
et je ne m'amuse pas à les mettre en ordre.  
Pardons de Thérèse, veux-tu?  
Il faudrait tout préparer pour son départ, tout  
organiser, tout prévoir, en sorte qu'il soit possible  
de le réaliser au premier signal.

Ce signal je le donnerai au moment choisi. Je le ferai  
coïncider avec ma nomination d'officier et un congé  
de faveur. Cela demandera quelques semaines encore,  
le temps, pour toi, d'organiser le voyage; pour Thérèse  
de s'apprêter à un départ qui doit être définitif.

Il est entendu qu'elle accompagnera Josette.

Tu comprends, Georges, il me faut avoir des ressources  
pour entretenir à Paris ou ailleurs mon petit ménage.  
Il ne me convient pas que Thérèse et Josette commencent  
par ici une gêne qu'elles n'ont pas connue  
là-bas, en terre conquise.

Ah! le jour où je pourrai à nouveau fermer les  
deux bras sur mon être!

Dis le bien, dis le bien chers moi! Réclame des nou-  
velles. Comment se fait-il que plus personne ne  
m'écrive! Ah! quelle fausse monnaie! Ne l'aimer  
de Couques, d'après-coup Couques semaines sur  
un signe d'amour ou de vie!

Tu sais que j'ai obtenu quelques semaines de  
permission pour Paris. Et! Bien! Je n'y ai pas  
résisté! Tu verras cela dans les poèmes que je  
t'ai envoyés hier: "La Folle excuse" - "Beatitudo

Hortis" -

Ah! je ne me suis que mollement défendu!



J'étais si las d'une année de luth, d'une année  
sans un excès de d'amour! J'ai voulu boire encore  
aux lèvres de l'oubli! Où avais-je la tête! et dans  
ma tête encore quels principes demeuraient debout!  
Vingt cinq ans d'une vie d'études, d'une vie de  
discipline religieuse, d'une vie d'amour fidèle,  
pour tomber dans le plus commun des vices  
cristiques! Soit! N'en parlons plus. Je m'adresse à toi,  
Georges, mais ces choses doivent rester entre nous  
comme un secret qui <sup>commence</sup> ~~ouvre~~ le malheur et les portes  
de la Mort. Je me suis résigné d'ailleurs complète-  
ment. J'ai reçu le sortit de Thérèse et de  
Josette. J'ai eu vergogne. Une chose m'attriste: je ne  
peux plus rien. J'ai bien cherché en moi les  
Couques effusions passées qui me jetaient au pied  
du Christ et me tenaient là de Couques semaines  
dans une muette et fervente adoration. Non! je ne  
peux plus! Je ne peux plus! Quelque ressort a  
dû se briser dans mon être. J'ai eu trop de mal-  
heurs, trop d'honnêtes choses, j'ai trop souffert moi-  
même tandis que je priais, pour avoir encore  
dans la pièce "La foi qui soulève les montagnes!"

Où cela me conduira-t-il ? Je n'en sais rien. Mais  
cette crise religieuse et morale qui s'ajoute à mes  
lattes quotidiennes de soldat vient compliquer dou-  
-cement ma vie déjà si tragique et si triste.  
Aujourd'hui ma fête, Georges. C'est la deuxième  
fois qu'elle me passe sous le nez comme un bouquet  
jeté trop loin et qui emporte la rivière ! Bah ! N'ya  
progrès sur l'année passée - car c'est aujourd'hui  
l'anniversaire de la bataille d'Haecht. Que fête  
coute cela en dix lignes.

Trente cinq kilomètres sac au dos, sans un seul  
repos, du six à l'heure ! Nous arrivons à la nuit  
tombante. Les compagnies comptent encore six, huit  
ou dix hommes. Je suis au nombre des vivants.

Dans un petit bois on reforme les unités en silence.  
Les retardataires s'appliquent. Le matin, les docteurs  
m'avaient autorisé à suivre dans l'ambulance.

Je souffrais horriblement de l'estomac. Une reprise  
du vieux mal ! C'était éviter la bataille. J'ai  
marché. Je n'ai jamais quitté mon rang. "Vrai, m'a  
dit l'adjudant, qu'est-ce que ce serait si vous  
n'étiez pas malade !" Vous voilà pardis. On  
marche au canon. C'est le soir d'Haecht, au

crepuscule où nagant encore des lumières diffuses  
 et qui couvrent les plaines lointaines de l'autre rive.  
 La route de Bruxelles! la voici, sous nos pas! Mon  
 cœur bat. Serait-ce vrai cette fois? Les schrapnells  
 arrivent. On se cache un peu tout d'abord. Puis  
 on se reprend, on rit, on se montre les vilaines  
 choses méchantes qui éclatent dans le ciel ennemi  
 avec un faux air de fusées arabes.  
 On se déploie dans les plaines. On avance en  
 colonne par quatre. Voici le chemin de fer. La  
 maison du garde arbore un étendard bleu.  
 Le garde est sur le sentier: Nenni, Nenni, Nenni,  
 Nenni! Nous sommes si naïfs encore! Y a-t-il un  
 Belge qui ne s'exalte à voir revenir sur les boches  
 triomphants le "fer" couvert de poussière et de  
 sang! Nous sommes. Voici le rebord du plateau  
 où notre attaque se déclenche. Les balles sifflent.  
 On ne vit plus. Il n'a se passer quelque chose de  
 très grave. Ce n'est rien. Ce sont des enfants de  
 vingt ans, de vingt-cinq ans, qui s'en vont, Patrie,  
 offrir leur fortune aux balles de l'ennemi, pour  
 que tu vires, entends-tu, pour que tu vires!  
 L'angoisse me prend à la gorge comme un linceul

Thérèse! Je la revois telle qu'un soir de la mobilisation,  
accouchée à mes enfants, les cheveux dénoués, les  
yeux rouges et pleins d'une souffrance indicible;  
Non! Non! Non! - Et cette nuit, la dernière,  
où je refois d'un sommeil nouveau, presque  
épileptique, tandis qu'agenouillée elle ne cessait de  
dire: Mon Dieu, protégez mon lieutenant!

- Voici les obus! Des branches arrachées coupent l'air.  
Je chante: "Ô Terre Sainte, ô terre des aïeux,

leur sueur et leur sang t'ont peinte!..."

C'est fini le mirage. Mes doigts sont crispés sur mon  
fusil. En avant! On file, penché, plié en deux,  
sous les Balles qui sifflent dans une musique  
étrange. Mon peloton est en soutien. Nous voici  
dans un fossé, contre une haie qui borde une  
maison. On attend le moment d'ordres dans la  
sombre. Les coeurs battent. "Nimmud bimmud!"  
avait dit le guide montrant sa Cicogue et les  
maisons voisines du plateau. Mais d'où vient que  
des Balles nous suivent de si haut? Ah! oui!  
J'écoute! Les Boches sont au grenier, sous les  
tuiles. Ils nous tirent dessus comme sur de  
vulgaires cochons d'Inde.



ou bondot vers la maison. C'est vite nettoyé. On est  
dans une rage qui touche à la fureur. Il me  
reste encore une lucidité relative. Tandis que nous  
nous déployons en tirailleurs sur le plateau, ma  
cartouchière s'ouvre et laisse filer des cartouches.  
Il me faut des munitions. J'y tiens. Je me couche  
à plat sur la terre pour ramasser les Balles.  
Mes camarades sont déjà sur la ligne de feu. Je  
les rejoins. Il n'y a plus place dans les intervalles.  
Je m'engage derrière les tirailleurs qui m'empêchent  
de tirer. J'attends le prochain bond pour me  
faire jour. Quelle densité! On nous tire dessus de  
partout. Les maisons de jais sont bordées d'ennemis.  
"Nimmud bimmud!" Nous n'avons pas visité  
les maisons et maintenant on nous mitaille de  
tous les côtés comme un tir au pigeon!  
La ligne des tirailleurs fléchit, s'incurve, se  
désloque. Un coup de sifflet! En retraite! On file  
pour échapper aux maisons dévotées qui crachent  
du feu. Et je vois, tout là-bas, à six cents mètres  
les Boches qui s'en vont à toutes jambes, en  
retraite aussi, poussés dans le dos par les Balles  
qu'on se remet à tirer. Au feu! Au feu!

Mon cœur bat d'une sainte fureur ! Je vois les Boches  
faï devant moi, devant moi qui les fais, devant  
moi, devant nous, soldats de deuxième ligne ! Ô  
joie ! ô rêve ! - à la Cayenne ! à l'Ascent ! qu'on  
donne la charge ! Vive le Roi ! Tout cela se meurt  
dans le bruit des Canons - et nos clairons crient  
sonnent les premières mesures de la retraite !  
Il est trop tard ! c'est fini ! Il nous faudrait dix,  
vingt régiments à jeter sur la piste, du côté où  
les maisons brûlent, du côté de Bruxelles... nous  
serions une poignée encore. Nos commandes sont  
couchés, inertes et couverts de sang sur la terre  
maternelle ! - le 16 à l'aube, les Boches arrivent  
en nombre. La partie est perdue. Adieu Bruxelles !  
- Regarde, Georges, un air de tout ceci ! -

Je ne voulais y mettre que dix lignes. Ô Georges, j'ai  
craqué par le cœur et c'est un bavard.

Le soir d'Haecht ! Combien souvent j'y songe  
encore ! Il doit y avoir aujourd'hui, j'en suis sûr, des  
tombes en masse sous le feuillage vert des grands  
arbres : secrets, celant celles.....

Mais pour un cœur d'homme quelles tortures !

Et celles-ci ne sont qu'un prélude - mais je le  
courage de conter un jour le reste ?

- le 16 au soir, je revins de nouveau à Paris.

Rassemble-toi! Je revins fort. J'irai trouver ton Bessé,  
 te l'indiquera que tu connais. J'irai chercher auprès  
 de lui "les paroles de vérité et de vie!" Il me fut  
 une clarté dans les pensées. J'ai peur de ne plus  
 croire. J'ai trop joué avec les systèmes philoso-  
 phiques. Je dis à présent comme Pilate: "Quid est  
 veritas?" Comprends-tu, ce n'est trop affreux cette  
 chose: ne plus croire - moi qui suis mêlé au  
 jeune mouvement des Lettres catholiques, moi  
 qui pour beaucoup de nos jeunes amis ai été déjà  
 un signe de ralliement, moi qui ai vainement résisté  
 au protestantisme et qui ai entendu ma mère à  
 l'agonie me supplier de rester toujours un fidèle  
 et un chrétien!

ah! oui! Quand je me regarde, je ne vois que des  
 vaines: sainteté du mariage! amour fidèle! croyance  
 en Dieu et dans l'Eglise! qu'êtes-vous devenus?  
 Et de tout cela il ne me reste comme au poète:

"que doute et péché!"

à toi { Louis

adieu! Pour chasser les papillotes noires, je suis sorti  
 une heure à cheval et j'ai écrit cette lettre à la poste.

Je n'ai pas reçu les cigares.

Qu'allez-vous en envoyer encore des  
caches hollandaises!

en joint trois caches à envoyer. S.P.P.

Rue de l'Université  
casse de Thérèse et  
de mon père  
Muer.

